

CHLOÉ BEAUDET

YAYA

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520458

Dépôt légal : décembre 2025

*À Mamadou, à Zohreh,
et à tous les immigrés,
étrangers dans notre ville*

|

*J'entends mugir au loin les ondes de la mer
Le vent charrie l'écume jusque dans mes cheveux
De fines gouttelettes caressent mon visage :
Il pleut.*

Une journée d'hiver à Rennes, c'est comme une soirée d'été avant l'orage. Le ciel, chargé de nuages noirs, se gorge de colère et déchaîne sa bile sur la ville. Le vent souffle par bourrasques, fait trembler les enseignes des magasins et s'engouffre dans les interstices des portes et des fenêtres. Il sifflle, il hurle, et c'est comme une invitation à le suivre à l'intérieur des maisons et des bars dont la température ambiante doit davantage à la chaleur des hommes qu'au gaz de la ville. Derrière les portes, l'alcool et la sueur se mélangent et s'accrochent aux murs comme les photos d'une famille qui s'agrandit année après année. Aux rugissements apocalyptiques des éléments succèdent alors les braillements enivrés des joyeux lurons. Un après-midi d'hiver à Rennes, c'est comme un festin sur un champ de bataille. La ville vit en fête dans un monde en tempête. Être breton, c'est courber son corps et déployer son cœur sous une chape de plomb. C'est accueillir la pluie comme un hôte sacré et la célébrer à grands coups de bière fraîche. Être breton, c'est vivre en hiver neuf mois de l'année.

Pendant des siècles, les hommes ont pris la mer et exploré le monde. Puis, de moins en moins. Avec le temps, les récifs hostiles et les roches rugueuses se sont présentés comme le décor majestueux d'une vie simple et heureuse. Finalement, cette terre d'explorateurs est devenue elle-même une terre d'asile pour ceux qui laissaient une vie derrière eux.

L'histoire que je veux porter à vos yeux est celle de l'un d'entre eux. Un garçon venu d'ailleurs, à qui la Bretagne a ouvert ses bras. *Degemer Mat* comme on dit ici. En hiver de l'année où nous nous sommes rencontrés, il pleut sans discontinuer sur la ville de Rennes.

*

Il pleut. J'ai toujours aimé la pluie. Quand tu vis de la récolte, la pluie est ton amie. D'ailleurs, l'eau en général. Tu la bois pour vivre. Tu baignes même dedans avant ta naissance. C'est pour ça que j'aime la pluie. Sauf qu'ici, en Bretagne, la pluie n'a pas la même consistance qu'au Sénégal. Elle n'est pas franche. Elle ne s'installe pas vraiment, mais ne s'en va pas non plus. Ils appellent ça la bruine. Ils en font un verbe aussi : *bruiner*. L'hiver ici, c'est une période de *ni*. Il ne fait ni chaud ni froid. Il n'y a ni de fortes pluies ni de franc soleil. Juste, il bruine. Je n'arrive toujours pas à savoir si j'aime ça ou pas. Au début, quand il se mettait à bruiner, j'attendais que ça passe avant de sortir. Et puis j'ai vite compris que je pouvais attendre comme ça pendant des heures, voire des jours, et même des semaines à certaines périodes de l'année. Alors j'ai repris toutes mes activités comme si de rien n'était.

Il pleut, mais il fait doux. Alors je vais en cours à pied, sans parapluie. Il paraît qu'autrefois, la plupart des Bretons étaient marins ; ils prenaient le large pendant des mois, bravaient des tempêtes terribles par temps glacial ; alors forcément, la bruine pour eux, ce n'est rien d'autre qu'un peu d'écume projetée par les flots contre la proue d'un bateau. En fin de compte, tu t'habitues. Tu ne remarques même plus qu'il bruine. Le vrai souci, le seul finalement, c'est que la bruine n'est pas du tout adaptée au climat. De la bruine dans un climat tempéré, ça fait ton sur ton, et au bout du bout, il fait froid. Alors que chez moi, au Sénégal, un peu de bruine quand on est plié en deux dans les champs par quarante degrés, ça aurait un effet rafraîchissant tout à fait agréable. Un *bruinisateur*. Quand il pleut, j'essaie d'imprimer en moi la sensation

de la bruine sur mon visage, pour les moments où je serai de nouveau allongé sur la terre séchée.

Aujourd’hui, j’ai un cours de théâtre. Je me souviens en avoir déjà fait quelquefois à l’occasion des fêtes de l’école au village. Je n’en garde pas un mauvais souvenir, alors pourquoi pas, même si je ne vois pas très bien le rapport avec mon cursus. On ne va pas se mentir, si ça n’avait pas été le début d’année, j’aurais probablement séché pour aller travailler.

*

Comme les étudiants, j’ai le trac de rentrée. Je n’ai pas répété mon numéro mais j’ai bien dormi. J’y vais au talent, l’esprit vif, l’instinct en alerte. De toute façon, je ne vais pas faire de miracle, la partition est mauvaise. Ce qu’il me faudrait, c’est un bon public, mais il ne faut pas compter dessus. Donner un cours de théâtre à des étudiants en école de commerce, c’est comme jouer *J’ai couché avec ton ex* devant les spectateurs de l’Odéon : ça ne fonctionne pas. Je monte les escaliers un à un. Le bruit des talons des jeunes filles qui passent à côté de moi est assourdissant. Je les trouve aussi intimidantes que ridicules. M’ont-elles seulement remarquée ? Dupant mon acédie, je m’efforce de croire en mon rôle le temps d’une journée. J’entre dans la salle au dernier moment. Les étudiants sont déjà là, l’effet est voulu, évidemment. Mais la mise en scène est bancale et je me sens à l’étroit dans mon costume tiré à quatre épingles. Je n’ai rien à leur enseigner.

« Chaque jour, la société vous rappelle à vos obligations de performance et vous somme de vous définir par vos réalisations. *Tu fais quoi dans la vie* ? On agite son métier comme un étendard. En une idée, on a choisi son camp et on sait où caser les autres. *Pour lui, c’était prévisible. Celui-là, original. Tiens, intéressant. Et lui, tellement banal ! Suivant !* Et si nous mettions le *faire* de côté un instant ? Pour explorer l’être, nom commun et verbe. Que se passe-t-il dans votre monde intérieur ? Comment percevez-vous ce qui vous entoure ? Rencontrons-nous, rencontrez-vous vous-même. Faites l’expérience de votre singularité, osez l’exprimer. »

Je sentais bien que mon discours sonnait creux, comme un mauvais show de développement personnel. Ces jeunes avaient été biberonnés aux écrans et survivaient désormais perfusés aux réseaux sociaux. La plupart d'entre eux n'avaient pas lu un seul livre depuis le bac. Quel influenceur pouvait remplacer le déploiement de la pensée d'un roman ? Ainsi, ils n'avaient d'autre ambition que gagner de l'argent et le dépenser là où les diktats sociaux l'imposaient. Dans une voiture, une piscine, des croisières *all inclusive*, tout ce qui était *instagramable*. Dans cette ère du like, l'imagination, la sensation, l'émotion, la réflexion ne valaient rien. Tristesse. Vraiment, n'y avait-il pas un seul d'entre eux chez qui ces mots puissent résonner ?

Dans un silence pesant, entre gêne et désintérêt collectifs, Yaya s'est levé de sa chaise. Du fond de la salle, lentement, il est remonté jusqu'au tableau. Il s'est assis sur un tabouret face à la classe, très grand, très droit. Il nous considérait les uns après les autres. Il a mis du temps à prendre la parole. Comme s'il savourait le moment. Peut-être savait-il que son histoire ne ressemblerait en rien à celle de ses camarades. Peut-être que les images se bousculaient dans sa tête et qu'il cherchait par où commencer.

« Je m'appelle Yaya,
je viens du Sénégal.

J'ai quitté mon pays il y a trois ans.

Ne me demandez pas l'âge que j'ai. Je suis né
un jour de grosse pluie, c'est tout. »

Toutes ses phrases étaient ainsi faites : impassibles et percutantes.

Yaya a peu parlé, mais il est resté un certain temps au plateau. Ses silences étaient comme des secrets qui chatouillaient nos oreilles et attisaient notre curiosité. Ses mains, longtemps posées sur ses cuisses, paumes tournées vers le ciel, accompagnaient parfois sa pensée et l'on cherchait dans

leur danse ce que cachait quelquefois le mouvement suspendu de sa bouche. Lorsqu'il souriait, c'est tout son visage qui s'animait. Ses lèvres découvraient la blancheur de ses dents, trait de lumière sur sa peau noire et lisse. Deux rides jugales soulignaient la rondeur de ses joues et des pattes-d'oie rayonnaient de chaque côté de ses yeux en amande. Lorsqu'il souriait, on ne pouvait que sourire avec lui.

Je lui ai demandé de partager le titre d'une chanson qui le touchait particulièrement. Il a choisi *Africain à Paris*, de Tiken Jah Fakoly.

Lou — Pourquoi cette chanson ?

Yaya — C'est mon artiste préféré. Ce mec est incroyable... il est... cent pour cent africain : ses textes qui prônent la justice, son look – même sa voiture, il l'a peinte aux couleurs de l'Afrique –, son art de vivre. Il partage sa vie entre le Mali et la Côte d'Ivoire, loin des villes, entouré de singes et de biches. Il vit en parfaite harmonie avec la nature. Respect et justice. Respect de la nature et justice pour les Hommes. Pour moi, ce sont les valeurs cardinales du peuple africain.

Yaya se prenait au jeu. Sa langue se déliait et aux silencieux souvenirs succédait un flot nouveau de détails sur ce qu'il aimait, sur son peuple et sa culture.

Yaya — J'ai une autre idole, c'est Thomas Sankara. En Afrique, tout le monde aime Thomas Sankara. On aimeraît beaucoup que les nouvelles générations d'hommes politiques lui ressemblent. Cet homme était un modèle de vertu. Déjà dans l'armée, c'était le seul officier à partir au front avec ses hommes. Tous les autres gradés se cachaient derrière des certificats médicaux d'inaptitude au combat. Dans son unité de para-commando, il a révolutionné l'organisation de la vie quotidienne, en autorisant les hommes de troupe à manger autant et la même chose que les officiers. Depuis son assassinat, d'autres ont essayé de suivre ses traces, mais le système

corrompu les met en prison avant qu'ils ne deviennent trop encombrants. J'écoute souvent ses discours. Je les écoute tellement que j'en viens à me demander si je ne vais pas me faire assassiner pour ça.

À la fin de sa présentation, je lui ai demandé de s'éloigner du tabouret, de relâcher son corps sans croiser ni les bras ni les jambes. Je lui ai donné pour consignes de toujours garder le regard porté sur l'horizon et de ne jamais détourner la tête. J'ai branché l'enceinte, volume au maximum, puis j'ai mis la chanson *Africain à Paris*. Dès les premières notes, des se-cousses ont traversé son corps. J'ai cru qu'il allait se dérober sous ses longues jambes. Il a cligné des yeux. Plusieurs fois. Comme pour dire « Reprends-toi Yaya, ça va aller ». Concentré sur la musique, dans un effort pour faire abstraction de nous, cette vingtaine de paires d'yeux rivées sur lui, il récitait les paroles dans sa tête. Puis sur le tempo lent du reggae, il s'est laissé bercer. Son visage s'est illuminé, son sourire, toujours sublime, semblait crier « Purée que c'est bon d'être à la maison ! » Et bientôt, tout son corps bougeait au rythme régulier de la musique. Des images, invisibles à nos yeux, défilaient devant lui. Sa joie était contagieuse et c'est dans une liesse qui ne se manifeste généralement à Rennes qu'au Roazhon Park ou dans les manifestations que les dernières notes se sont évanouies.

Dans les jours qui ont suivi, je pensais tout le temps à lui, à son histoire que l'on ne connaît probablement jamais. Je me suis décidée à lui écrire un mail. « Bonjour Yaya, j'ai donné à ta classe un cours de théâtre lundi dernier. J'ai trouvé ton passage au plateau sincère et touchant. Que dirais-tu de tenter une aventure artistique pour raconter ton histoire ? Ma proposition : on se pose tous les deux, je prends des notes, j'écris un texte qu'on revisite ensemble, et que tu pourras raconter. Si la proposition t'intéresse ou si simplement tu es ouvert pour en parler et en savoir plus (rien ne t'engage pour le moment), fais-moi signe et l'on conviendra d'une rencontre pour en parler de vive voix. D'ici là, travaille bien ;) Lou. »